

## LE GLOSSARIUM MEDIAE LATINITATIS SUECIAE

### Progrès et Problèmes

#### Introduction

La Commission Du Cange suédoise a été formé en 1933. Son initiateur et premier secrétaire était M. Axel Nelson, bibliothécaire de l'Université d'Upsal. Ce savant a réussi à intéresser divers médiévistes suédois à l'entreprise lexicographique nationale. On a commencé le travail par un dépouillement manuel de nos textes médio-latins (1160-1530), établi sur des fiches manuscrites. Il s'agit d'un dépouillement sélectif, c'est-à-dire seuls les mots et les sens non classiques ont été relevés. Après que le fichier a été complété à plusieurs reprises, le nombre de fiches s'élève maintenant à bel et bien quarante cinq mille.

La tâche de rédiger un glossaire de la latinité de la Suède médiévale a été confiée d'abord, en 1958, à M. Sam Cavallin. Cependant, cet érudit mourut dès l'année suivante. En 1964, ma regrettée première épouse, M<sup>me</sup> Ulla Westerbergh, a été chargée de la rédaction du *Glossarium Mediae Latinitatis Sueciae*. La nécessité de contrôler, de compléter les fiches et les dépouillements et de trouver la bonne méthode de rédaction a exigé de M<sup>me</sup> Westerbergh plusieurs années de travail continu. En 1968 a paru le premier fascicule du glossaire, suivi en 1969 et 1970 de deux autres fascicules. En 1974, deux ans après la mort prématurée de M<sup>me</sup> Westerbergh, la Commission Du Cange suédoise, qui comprenait alors M. Dag Norberg et moi-même, a trouvé un nouveau rédacteur, M<sup>lle</sup> Eva Odelman. Auteur d'une thèse de doctorat sur le style administratif chez César et d'un article sur les termes médiévaux désignant les tropes liturgiques, elle s'est initiée rapidement aux problèmes des pays boréaux et des époques tardives. Avec beaucoup d'énergie et d'efficacité M<sup>lle</sup> Odelman poursuit le travail de M<sup>me</sup> Westerbergh. Le quatrième fascicule de notre glossaire a

paru en 1976, le cinquième en 1978, le sixième en 1980. Le septième fascicule (tome II, fasc. 1), qui comprendra l'introduction générale en suédois et en allemand ainsi que les lemmes *iustitia-metuedus*, paraîtra en 1982.

Les textes médiolatins de la Suède sont, pour des raisons historiques, peu nombreux en comparaison de ce qui a été produit et conservé jusqu'à nos jours sur le continent et sur les îles britanniques. On y distingue deux catégories principales : les sources diplomatiques et les textes brigittins. Les uns sont publiés ou en cours de publication dans le *Diplomatarium Suecanum* ; les autres sont constitués des Révélations de Sainte Brigitte (morte en 1373), ainsi que des œuvres en prose et en vers relatives à la sainte, à sa famille ou à son ordre : ce sont les actes des procès de canonisation de Sainte Brigitte et de sa fille Catherine, des vies de la sainte, le *Diarium Vadstenense*, etc. Outre les textes d'origine suédoise notre glossaire comprend aussi quelques écrits d'origine étrangère : des vies de saints telles que celle d'Ansgar, due à Rimbert, l'histoire ecclésiastique d'Adam de Brême et des documents pontificaux concernant la Suède. Ce « mélange » de mots, pris aux textes aussi bien indigènes qu'étrangers, s'explique avant tout par des raisons pratiques : les chercheurs qui étudient la culture de la Suède médiévale doivent trouver tout le vocabulaire latin non classique dans un seul et même manuel. Mais aussi, au point de vue scientifique, ce « mélange » de mots se défend facilement, étant donnée l'unité relative du latin scolaire du moyen âge tardif. La médio-latinité suédoise est en principe identique à celle du reste de l'Europe. Les exceptions à cette règle les plus frappantes sont les quelques mots suédois latinisés que l'on trouve notamment dans les sources diplomatiques. Il s'agit de divers termes juridiques nationaux dont l'équivalent approximatif purement latin s'est montré trop vague et imprécis ou dont la paraphrase était trop verbeuse. Ainsi, le terme « *bondo* », forme latinisée de l'ancien suédois « *bonde* », avait une implication juridique que n'avaient pas les mots latins « *rusticus* » ou « *agricola* » ; la phrase : « *presentibus fastis infrascriptis* » était plus maniable que : « *presentibus testibus firmariis, qui vulgariter dicuntur fastar, infrascriptis* ». Mais, comme je l'ai dit, ce sont des phénomènes exceptionnels. Aussi,

M<sup>me</sup> Westerbergh, en élaborant nos principes de rédaction, a cru important de faire englober dans le glossaire suédois des références systématiques aux autres dictionnaires de latin médiéval, pour montrer le caractère international du vocabulaire suéco-latin.

### Problèmes généraux

Quels sont donc les problèmes du glossaire suédois ? Tout d'abord je voudrais présenter quelques problèmes généraux, dont l'un ou l'autre doit être commun à plusieurs rédactions lexicographiques. Nous commençons par le problème des éditions anciennes qui ne reproduisent pas toujours d'une manière satisfaisante les textes mêmes. Un exemple suffira. Dans le troisième fascicule du glossaire suédois (1970), nous trouvons un adverbe ailleurs bien attesté, *conscientiose*, pris à un statut synodal édité au milieu du siècle passé. Or, ainsi qu'il ressort de l'édition récente dans le *Diplomatarium Suecanum* (t. X, fasc. 2, 1974, p. 192), l'éditeur ancien a mal interprété les abréviations du cartulaire manuscrit : il faut lire *graciose* (cf. fasc. 5 du glossaire, s.v. *gratiose*). Même si notre rédacteur contrôle toujours, dans les manuscrits mêmes, les mots douteux des éditions imprimées, il reste toujours la catégorie fâcheuse de leçons plausibles, mais fautives. Un autre problème pénible et qui peut causer de temps en temps un travail considérable est le fait que l'on s'est contenté, en principe, de dépouiller un seul exemple par volume imprimé de tel mot ou telle acception. Cela implique que le rédacteur doit très souvent compléter le dépouillement en ajoutant d'autres phrases d'importance explicative, du même texte ou du même recueil de textes. Enfin, un problème général qui porte sur l'interprétation précise des mots et sur l'état complet du glossaire : le problème des textes encore inédits. Chaque nouveau volume du *Diplomatarium Suecanum*, de l'édition critique des Révélations de Sainte Brigitte ou d'autres publications de textes littéraires et non-littéraires apporte de nouvelles lumières sur tel ou tel lemme des fascicules déjà parus ou apporte même de nouveaux mots. Évidemment, il sera nécessaire de publier en tout

dernier lieu un fascicule supplémentaire, mais c'est là une solution que les utilisateurs d'un manuel quelconque trouvent souvent peu commode.

### Problèmes spéciaux

Quant aux problèmes spéciaux du glossaire suédois, ce sont les sources diplomatiques et juridiques qui posent au lexicographe-philologue les problèmes les plus épineux. Pour interpréter de manière exacte ces documents, on doit bien connaître l'histoire politique, économique, sociale et ecclésiastique de l'époque actuelle ainsi que l'histoire du droit et des institutions, la diplomatie, la science héraldique, la sigillographie, etc. Dans ces matières le philologue ordinaire est souvent obligé de consulter un spécialiste. Naturellement, les textes littéraires présentent également des difficultés et le lexicographe doit toujours se garder d'être trompé par les interprétations proposées par les éditeurs, anciens et modernes. Je voudrais traiter maintenant quelques types différents de problèmes sémantiques que l'on rencontre dans la médio-latinité suédoise, notamment dans les sources diplomatiques. Ce sont des questions auxquelles j'ai dû prendre position en vérifiant et contrôlant les manuscrits des fascicules quatre à six de notre *Glossarium*.

L'exactitude à tous égards est sans doute la première vertu des lexicographes. Cette exactitude doit se manifester avant tout dans l'analyse profonde du mot à traiter, de son contexte et des passages parallèles. Mon premier exemple est pris à un texte littéraire, à savoir les *Révélations* de Sainte Brigitte.

PREMIER EXEMPLE. S. Brigitte, *Révélations*, livre VII, chap. 9, rubrique (éd. B. BERGH, 1967, p. 136) :

*Qualiter Christus loquens domine Birgitte ... precipit ei, quod iam vadat in Iherusalem, promittens ei fortitudinem corporalem et necessarias expensas.*

Cf. plus loin (9,2) : *procurabo vobis necessaria*, et les *Acta et processus canonizacionis beate Birgitte* (éd. I. COLLIJN, 1924-1931, p. 95) : *cumque illa dubitaret..., ne deficerent forte*

*expense in via, respondit Dominus : « Qui possidet pratum, non parcit prato pro equo suo laborante... ».*

L'analyse, évidemment un peu superficielle, qu'a fait l'éditeur moderne de Sainte Brigitte a abouti à une traduction théoriquement possible, mais qui est, dans le contexte actuel, inexacte : « moyens, ressources, argent ». De l'expression parallèle et de la parabole concernant le cheval forcé, on peut conclure que le mot *expensa* au pluriel veut dire ici « subsistances, choses de première nécessité ».

L'analyse profonde du texte est un *sine qua non* aussi en ce qui regarde les *hapax legomena*. Certes, il y a des mots de cette catégorie qui ne causent aucune difficulté. Mais que veut dire, dans un texte juridique, les *intersigna* d'un sceau ?

SECOND EXEMPLE. *Acta et processus canonizacionis beate Brigitte* (éd. I. COLLIJN), pp. 566 et 568 :

*dixit, quod bene noscit sigillum domini vicarij,... et requisitus de causa sciencie sue dixit, quod simile pluries vidit et circumferenciam litterarum et aliorum intersignorum ipsius bene noscit... ; illa sigilla... pluries vidit et eorum circumferenciam tam in armis quam alijs suis sculpturis et eciam litteris et intersignis bene noscit.*

Évidemment, la seconde partie de l'exemple nous donne la clef du problème : on parle d'une part des armoiries et des autres images gravées du sceau, d'autre part des lettres et des *intersigna*. Il s'ensuit que notre vocable doit avoir une acception toute étymologique, c'est-à-dire « entre-signes », « signes qui séparent les différents mots (noms, titres, etc.) de l'inscription du sceau ». *Intersigna* se dit donc des astérisques, des croix et des signes séparatifs semblables.

Une autre catégorie de mots qui présentent des problèmes spéciaux sont les mots douteux. Faut-il accepter, comme l'a fait l'éditeur, le texte transmis par le manuscrit ou les manuscrits, ou faut-il amender, d'une manière ou de l'autre, les passages incertains ? Je donnerai deux exemples de tels problèmes dont les solutions dépendent de l'application de la bonne méthode paléographique et diplomatique.

TROISIÈME EXEMPLE. Inventaire du fisc du roi, dressé en 1340, le 5 mai (*Diplomatarium Suecanum*, t. IV, fasc. 2, 1856, p. 711, n° 3484) :

...*jtem unum gladium cum quo cottidie equitat dominus rex cum uno clipeo, jtem quattuor sellas cum quibus milites habent † fieri †, jtem quattuor clipeos huiusmodi...*

Bien qu'il s'agisse d'un document original, on a le droit de se demander si la phrase contenant le mot *fieri* est vraiment authentique. L'inventaire tel que nous le possédons maintenant est la seule pièce conservée de plusieurs exemplaires conformes dont le modèle commun doit avoir été une minute. Tout me semble parler en faveur d'une hypothèse selon laquelle cette minute aurait eu le mot *servire* écrit avec les abréviations usuelles ; puis, les abréviations auraient été mal interprétées par le scribe de notre original, d'où la leçon *fieri*.

QUATRIÈME EXEMPLE. Charte originale de l'an 1344, le 8 octobre, par laquelle le chevalier Lars Germundsson vend certaines terres à son égal Nils Thuresson (*Diplomatarium Suecanum*, t. V, fasc. 1, 1858, p. 364, n° 3851) :

...*obligans me et heredes meos ad cavendum... dicto domino Nicholao... de evencione omnimoda prediorum predictorum...*

Le contexte exige, comme on le voit clairement, le terme juridique *evictio* au lieu de *eventio* ; on conférera par exemple la même formule dans une charte de l'an 1311 (*Dipl. Suec.*, t. III, fasc. 1, 1842, p. 21, n° 1796) : *obligantes eciam nos et heredes nostros ad cavendum domino archiepiscopo... de evicione dicte terre*. Mais cette fois nous pouvons accepter, pour de bonnes raisons, la teneur du manuscrit. Notre charte, donnée à Ringhult, village possédant l'église de la paroisse du même nom, doit avoir été dictée par le curé local. Ainsi qu'il était souvent le cas dans la Suède médiévale, les connaissances actives de la terminologie juridique qu'a pu avoir ce représentant du bas clergé, ont probablement été assez limitées ; il en était peut-être du même de ses connaissances actives de la langue latine en général. L'on peut donc deviner que l'emploi

du mot *eventio* au sens de *evictio* s'explique par une confusion de deux mots presque homophones.

Les solutions proposées des deux derniers problèmes impliquent une autre *conditio sine qua non* du travail lexicographique : la connaissance parfaite de la situation spécifique du texte à interpréter. Les deux exemples suivants ont pour but d'illustrer explicitement ce fait banal.

CINQUIÈME EXEMPLE. Charte royale de l'an 1331, le 14 septembre, sur la dîme épiscopale à lever dans la prévôté de Viborg en Finlande (*Diplomatarium Suecanum*, t. IV, fasc. 1, 1853, p. 233, n° 2879) :

... de quolibet fumo in iure Karelico duas bonas pelles..., jn iure vero Helsingonico habitantes unam marcam butiri de quolibet capite... teneamini exhibere.

Les spécialistes de diverses branches de l'histoire médiévale ont mis en évidence l'interprétation exacte de ces expressions : *ius Karelicum* et *ius Helsingonicum* ainsi que des termes semblables comme *ius Finnonicum* et *ius Suecicum* n'ont ni un sens géographique ni un sens législatif mais une visée toute fiscale : ce sont des dénominations usitées en Finlande pour désigner certains districts de l'impôt ecclésiastique. Le renvoi fait à la loi de la province Hälsingland en Suède indique évidemment une tradition juridique qui remonte à des colons suédois.

SIXIÈME EXEMPLE. *Annales 266-1430* (éd. G. Paulsson, *Annales Suecici Medii Aevi*, Lund, 1974), p. 287 :

*Beata Birgitta translata est in Wadzstenom cum reliquiis et indulgentiis.*

Dans ce dernier cas, nous pouvons préciser le terme un peu vague de la source narrative en renvoyant à une source diplomatique qui nous donne une information plus précise. Pour l'acception exacte du mot *indulgentiae* il nous faut consulter le passeport qu'ont donné, en 1373, le maire et adjoints de Rome en faveur des enfants de Sainte Brigitte quand ceux-ci se disposaient à transférer le corps maternel en Suède. On y parle de « *certa privilegia papalia, inter que est unum privilegium eis*

*concessum quod in terris interdictis possunt pro se et eorum familia pro eorum libito missas facere celebrari* » (*Dipl. Suec.*, t. X, fasc. 2, 1974, p. 237, n° X 269). Il s'agit donc de divers types de privilèges et dispenses papales.

Dans mon aperçu, j'ai eu lieu de beaucoup parler des sources diplomatiques et des problèmes qui s'y rapportent. Pour finir, je voudrais présenter un cas où un terme diplomatique, au sens figuré, s'est glissé dans un texte littéraire.

SEPTIÈME EXEMPLE. Ragvaldus Anundi, *Vita metrica sancte Birgitte* (éd. J. KRUSE, Lund, 1892), v. 439 et s. :

*...in humana natura carneque sumpta / / Inchartans celi culmina Christus erat.*

Le sens propre du mot *incharto* est « transférer (un bien-fonds) au moyen d'une charte ». Ici, le savant poète veut dire que Christ, par son incarnation, nous a garanti le royaume des cieux. Vraiment, l'aphorisme *Habent sua fata* peut s'appliquer également aux mots.

Stockholm.

Jan ÖBERG